

L'Islam n'avait pas été reconnu non plus par le gouvernement central de Léopoldville. Des communautés religieuses furent invitées à participer à l'élaboration de la Constitution à Luluabourg, en janvier-avril 1964; bien que les catholiques, les protestants et les kimbanguistes y fussent invités, l'Islam ne figura pas sur la liste. Alors que, depuis 1960, le gouvernement a accordé des subsides aux écoles kimbanguistes, les établissements musulmans n'ont encore reçu aucune aide de l'État, peut-être parce qu'ils refusent d'accepter les programmes scolaires gouvernementaux.

La récente réunion de la première conférence nationale des musulmans à Kasongo, en mars 1964, constitue une étape significative. Le but de cette réunion était de réaliser l'« unification de la communauté islamique » et de nommer un « représentant légal », nécessaire suivant la loi belgo-congolaise, pour obtenir des contacts officiels avec l'État. Les deux leaders de la conférence étaient Shabani Kayombo ibn Baruani, le successeur de 'Aqîba Kangala, fondateur du Qâdiriya congolais et le professeur Mwinyi Salamani, président de la « Muslim Welfare Society » (50). En 1949, Anciaux décrit Salamani comme l'agent principal d'un grand commerçant pakistanais de Kasongo, Kassamali Visram; c'est peut-être à cause de cela qu'il eut des contacts avec l'Isma'îli (51). Le Congrès dénonça l'initiative de Salamani et de son principal lieutenant, Al-Haj Yûsuf Lusangi, d'établir une Mission Islamique au Congo en 1963 et exigea sa dissolution (52). En mai, Salamani et Baruani, reconnus respectivement comme président et inspecteur de la « Muslim Welfare Society », furent reçus en audience par le ministre de la Justice de Léopoldville. Ils demandèrent l'autorisation de convoquer une nouvelle conférence musulmane à Kasongo pour réaliser la réconciliation des diverses tendances islamiques (53).

Un fait, d'une portée moins définie, se passa après l'indépendance : ce fut l'extension rapide d'une nouvelle communauté d'immigrants musulmans, les trafiquants « sénégalais » (54). Avant l'indépendance, ce groupe ne comptait que quelques centaines de membres, pour la plu-

(50) C'est la section congolaise de l'East African Muslim Welfare Society, groupe Isma'îli fondé à Mombas en 1945 par le défunt Aga Khan; TRIMINGHAM, *Islam in East Africa*, pp. 171-172. Le titre anglais « Muslim Welfare Society » est maintenu au Congo.

(51) ANCIAUX, *op. cit.*, pp. 60-61.

(52) On peut trouver les rapports du Congrès de Kasongo dans *Le Courrier d'Afrique*, Léopoldville, 19 mars 1964; *Etoile du Congo*, Léopoldville, 19, 21-22, 1964. Si la Mission était un projet Isma'îli, il serait logique que les Califes congolais sunnites aient réagi fortement; le prosélytisme exercé par les Isma'îlis Shi'ites hérétiques serait inacceptable, bien que le caractère de l'activité Isma'îli à donner un appui matériel aux activités religieuses des musulmans africains, plus qu'à chercher à recruter des membres, serait le bienvenu.

(53) *Le Progrès*, Léopoldville, 19 mai 1964. Suivant une communication personnelle de Armand Abel, Baruani était soutenu par les Arabes Omani pour détruire les Isma'îlis; Mwinyi Salamani est particulièrement influent dans la région de Ponthierville-Kirundu. La question de savoir comment ces deux notables Quâdiriya en sont venus à diriger la « Muslim Welfare Society » Isma'îli reste obscure.

(54) L'étude fondamentale sur cet ancien petit groupe est « Les Musulmans de Léopoldville » de Jean COMHAIRE, *Zaire*, vol. II, n° 3, mars 1948.

part concentrés à Léopoldville où ils vendaient certains articles pour touristes, en face des grands hôtels. Ces « Sénégalais » qui, en réalité, viennent pour la plupart du Mali et qui sont tous des musulmans, avaient peu d'importance avant 1960. Toutefois, avec l'arrêt complet des contrôles d'immigration et le développement du commerce très lucratif de la contrebande du diamant, un grand nombre d'entre eux affluèrent au Congo; on ignore leur nombre exact mais en gros, on peut en compter 20.000. Beaucoup s'établirent dans les régions diamantifères, particulièrement dans la zone de Tshikapa et de Bakwanga, villes situées dans l'ancienne province du Kasai. En septembre 1964, un fonctionnaire de la province Unité-Kasaïenne prétendait que les Maliens avaient construit un village fortifié dans la zone d'alluvions diamantifères près de Tshikapa où quelque 6.000 d'entre eux s'étaient établis (55).

Si ce groupe mobile de contrebandiers se transformait en une communauté permanente, il pourrait en résulter une certaine influence religieuse. Pour l'instant, la nature de leurs occupations et leur manque de liens continus avec la communauté congolaise, rend leur impact religieux insignifiant.

Ainsi donc, l'Islam au Congo, dans l'ancienne zone Swahili, a réussi à pousser des racines solides dans des circonstances défavorables. Tous ces facteurs : l'hostilité de l'administration coloniale, le manque d'intérêt de la part de ses successeurs, l'isolement prolongé de tout stimulant venant du monde islamique extérieur, le manque de tout centre de formation islamique ont donné à l'Islam congolais ses contours particuliers. Un Etat islamique au Congo, ou une partie d'Etat est impensable; l'Islam a répondu à l'hostilité de l'Etat par l'indifférence et le retrait en soi-même. Si les modèles d'Afrique Orientale et Occidentale perdurent, il est vraisemblable, d'une part, qu'une lente diffusion de l'Islam se poursuivra dans la région du Maniema où il est concentré et d'autre part, il est improbable qu'elle dépassera ces limites dans un avenir prévisible.

C. YOUNG.

(55) *Le Courrier d'Afrique*, 2 septembre 1964.

SITUATION DE LA LINGUISTIQUE AFRICAINE AUJOURD'HUI

Sans négliger les recueils de vocabulaire et même les essais de grammaire dus à des voyageurs ou à des missionnaires dès avant le XIX^e siècle, on peut donner comme point de repère pour le départ effectif de la recherche linguistique en Afrique l'année 1854, date à laquelle le Rév. Koelle, résidant en Sierra Leone, publia une suite de vocabulaires de langues d'Afrique Occidentale, qu'il intitulait *Polyglotta Africana*. Ce recueil vient d'être réédité, et qu'il ait pu faire l'objet de plusieurs études dans la *Sierra Leone Language Review* de 1966 montre la valeur que les linguistes contemporains attachent à l'œuvre de leur devancier.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, et progressant avec l'exploration du continent, les travaux se multiplient, et la recherche prit très tôt la double direction qui est restée jusqu'ici l'ossature essentielle de la linguistique africaniste : la collecte monographique des faits phonétiques et grammaticaux des différentes langues, et la recherche comparative visant à établir les parentés génétiques entre ces langues. Dans cette dernière perspective, dès avant 1870, W. H. Bleek établissait l'unité du groupe qu'il nommait « bantou », résultat scientifique de grande importance qui privilégia longtemps les recherches sur cette partie du domaine africain, en même temps qu'il gauchissait quelque peu pour l'avenir les acquisitions de la comparative. Il fallut en effet moins de trente ans pour que C. Meinhof, remarquablement aidé par toute une cohorte de linguistes, pour la plupart d'origine germanique, donnât un statut quasi définitif aux études bantoues.

Dans ce domaine de la linguistique comparative, on peut indiquer quelques grandes dates de l'africanistique. Outre l'étude phonétique comparée des langues bantou de C. Meinhof, déjà cité, et qui parut en 1899, étude qui fut confirmée dans ses conclusions par l'enquête de J. Homberger parue en 1908, il faut mentionner les recherches sur le groupe voltaïque.

Là, le précurseur fut J.G. Christaller, avec *Die Volta Sprachen-Gruppen*, de 1887. Le Français Delafosse s'y essaya à son tour en 1911, et D. Westermann, deux ans plus tard, tenta un premier tableau d'ensemble avec *Die Mossisprachengruppe*.

L'année suivante, le même M. Delafosse publiait ce qui constituait une tentative beaucoup plus ambitieuse, un essai de classification de l'ensemble des langues africaines, intitulé *Esquisse générale des langues de l'Afrique et plus particulièrement de l'Afrique française*. Ce projet a depuis été

à diverses reprises reformulé, s'appuyant à mesure que les années passaient sur plus de documents monographiques et sur les reconstitutions partielles effectuées en différents points de l'Afrique.

On eut ainsi successivement (et nous ne donnons quelques titres que comme points de repère) : en 1940, la contribution de D. Westermann sur les langues négro-africaines, dans H. Baumann, R. Thurnwald, D. Westermann, *Völkerkunde von Afrika* (traduit en français, 1947, *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*); en 1949, de M. Guthrie, *The classification of the bantu languages*; en 1952, de D. Westermann et M. A. Bryan, *Languages of West Africa*; en 1940 et 1957, de L. Homburger, *Les langues négro-africaines et les peuples qui les parlent*, (réédition d'un livre paru en 1940); enfin, à deux reprises, le linguiste américain J. H. Greenberg publia des ouvrages basés sur un très grand nombre de faits collectés par enquête, en 1955, « *Studies in african linguistic classification* », recueil d'articles parus entre 1949 et 1954 in *Southwestern Journal of Anthropology* et réédité (et corrigé) en 1963, sous le titre « *The Languages of Africa* », (réimprimé en 1966).

Dans le mouvement de l'approfondissement de la connaissance monographique des langues africaines, il faut souligner que très tôt, à côté des ouvrages qui y furent consacrés par des amateurs éclairés, elles bénéficièrent de l'investissement des linguistes de métier. Meinhof et plusieurs de ses disciples étaient des linguistes de grande classe, et à la naissance du structuralisme, les langues africaines attirèrent rapidement ces chercheurs. On cite encore, à titre d'exemple, aujourd'hui la description faite aux Etats-Unis, avec le secours d'un seul informateur du pays, du cewa, langue de Rhodésie, par M. H. Watkins, en 1937. En 1933, D. Westermann et I. Ward avaient publié *Practical Phonetics for Students of African Languages*, un livre consacré à la phonétique africaine qui fut le guide de toute une génération de chercheurs et contribua beaucoup à formaliser l'orthographe des langues africaines, tant pour les linguistes que pour l'usage pratique qui fut fait de ces langues dans l'enseignement.

Si l'étude écrite des langues africaines resta longtemps le fait des scientifiques étrangers, la dernière décennie a été marquée par une progressive implantation des centres de recherches en Afrique même, autour des universités récemment créées, fait qui favorisa l'éclosion de vocations africaines. En 1956 fut fondé le *West African Languages Survey*, devenu en 1965 la *West African Linguistic Society* (Société linguistique de l'Afrique de l'Ouest), tandis que s'affermissait le statut des linguistes à l'Institut Français d'Afrique noire, devenu en 1966 l'Institut Fondamental d'Afrique noire, et que se créaient, sous des formes propres à chaque système d'enseignement, des cours de linguistique africaine à Makerere College (Uganda-Tanzanie), à Ibadan et dans les autres universités nigériennes, à Legon et Achimota (Ghana), à Freetown (Sierra Leone), Dakar (Sénégal), Yaoundé (Cameroun) et dans les universités du Congo, du Rwanda et du Burundi. D'autres universités préparent d'ores et déjà les cadres de leur enseignement en cette matière, et les centres de recherches ne sont pas tous recensés ici.

Les centres situés hors d'Afrique continuent également leur activité, qui permet, entre autres résultats, de fournir aux universités africaines des cadres enseignants, en attendant la relève, qui se précisera dans les années qui viennent, par les linguistes africains. La *School of Oriental and African Studies* de Londres reste une pépinière de linguistes africanistes, des universités allemandes perpétuent l'héritage de Meinhof, la Belgique comme les Pays-Bas offrent à leurs étudiants des possibilités d'études africanistes et le Musée Royal de l'Afrique centrale, à Tervuren, regroupe plusieurs chercheurs autour d'un programme comparatif sur les langues bantoues. La France, qui vint tard à notre discipline, a désormais des enseignements à Paris (Ecole des langues orientales vivantes, Hautes-Etudes) et en province. Quant aux chercheurs américains, ils sont nombreux, mais dispersés souvent dans diverses universités. On trouve des linguistes africanistes en Espagne, en Autriche, en Yougoslavie, en Afrique du Sud où la tradition est déjà longue.

Quant aux résultats de ces recherches, il faut noter d'abord à regret qu'ils restent trop éparpillés au niveau de l'édition. Beaucoup de monographies sur les langues africaines paraissent encore chez les éditeurs les plus différents, qui ne sont pas tous, ni spécialisés, ni typographiquement équipés. Il existe cependant des publications qui accueillent exclusivement la production des linguistes africanistes, tels le *Journal of African Languages*, le *Journal of West African Languages*, *Africana Linguistica* (Tervuren), la *Sierra Leone Language Review*. Des collections de monographies existent également, soit consacrées exclusivement à la linguistique, comme les *West African Languages Monographs*, ou lui faisant une large part, comme les *Mémoires de l'I.F.A.N.* Des instruments précieux de travail ont été mis à la disposition des chercheurs par l'édition d'une série intitulée *Handbook of African Languages*, publiée à Londres, sous le patronage de l'Institut africain international.

Ce rapide tour d'horizon esquissé sur son passé et ses institutions, nous voudrions tracer à grands traits quelques-unes des acquisitions les plus saillantes de la linguistique africaniste, avant d'évoquer les objectifs qu'elle pourrait encore se fixer pour l'avenir.

La recherche monographique a suivi un double mouvement : quantitatif et qualitatif. Un rapide regard, dans le domaine du nombre, sur une bibliographie quelconque, montre que les études bantoues ont connu leur essor à la fin du siècle dernier. Depuis le début du siècle, l'effort reste soutenu, mais n'augmente pas numériquement : il est paru à peu près le même nombre de monographies entre 1900 et 1920 qu'entre 1940 et 1960. L'ensemble des études de ce genre consacrées au bantou atteint d'ailleurs le nombre assez impressionnant de plus de trois cents ouvrages, dont une grande partie sont des grammaires qui rendent compte de l'ensemble de la langue traitée. Ceci suffit à nous montrer que le monde bantou est resté longtemps l'enfant chéri de la linguistique africaniste. Par ailleurs, il semble bien que le reste du territoire africain suscite depuis une période plus récente un intérêt qui va se généralisant. On n'aurait pas de peine à montrer qu'en ces dernières années, les monographies consacrées au reste de l'Afrique linguistique dépassent en nom-

bre celles qui sont consacrées au monde bantou, et il n'y a pas de signes d'un essoufflement prochain.

On a dit plus haut que les linguistes de métier s'intéressèrent très tôt aux langues africaines. Il reste qu'à une époque moins récente, beaucoup de monographies étaient dues à des non-linguistes et que leur valeur dans ce cas dépend surtout de la connaissance plus ou moins approfondie de la langue qu'avait l'auteur, et de ses dons plus ou moins certains à classer les faits. Certaines grammaires de ce temps restent donc largement inexploitablement par la comparative, et devront être réécrites. L'entrée en lice des linguistes a eu comme double résultat, d'abord une meilleure formalisation des grammaires (celles qui furent de leur propre plume), mais aussi une influence de plus en plus large sur les descripteurs sans formation universitaire. Et comme, vu l'ensemble imposant que représente le nombre des langues africaines, et vu aussi la connaissance pratique des langues qu'ont certains non-universitaires (Européens naguère, Africains de plus en plus aujourd'hui), cet apport reste loin d'être négligeable, on ne peut que se réjouir de constater que désormais nombre de travaux soient publiés sous la direction et avec les conseils de linguistes africanistes. Nous sommes arrivés à un moment de l'histoire de notre discipline où on peut espérer que toutes les publications auront le minimum de rigueur requis, ce qui inclut évidemment la description et dans la mesure du possible le traitement des phénomènes tonals, secteur resté trop souvent en friche jusqu'ici.

Dans le domaine de la **recherche comparative**, on a signalé plus haut quelques étapes du développement des hypothèses concernant les rapports génétiques qu'ont entre elles les langues africaines. La tentative de L. Homburger en 1957, qui vise à relier l'ensemble des langues d'Afrique à des langues du Sud-Est asiatique, est peut-être prématurée, bien qu'elle fasse partie d'un aspect de la recherche scientifique qu'on ne peut sans doute récuser, et qui consiste à émettre des hypothèses prospectives sans que les faits actuellement recueillis leur donnent d'ores et déjà l'étayage voulu. On a pu dire, sans doute, la même chose de la classification proposée par J. H. Greenberg en 1949-1954, mais la poursuite de son enquête qui aboutit à la deuxième publication, relevée plus haut, de 1963 fait de ce dernier ouvrage la systématisation la plus globale et la plus séduisante concernant les familles linguistiques en Afrique. Nous allons nous y attarder un peu.

La classification de Greenberg distingue quatre familles linguistiques en Afrique.

La première est nommée « afro-asiatique ». Elle comprend l'ensemble des langues connues en Europe sous le nom de « sémitiques » (arabe, hébreu, amharique, etc.), l'ancien égyptien, mais aussi les langues berbères d'Afrique du Nord, et, point plus important pour notre propos, des langues parlées par des populations clairement négro-africaines, et ce en deux régions très distinctes de l'Afrique, la première étant toute une zone du Tchad (avec le groupe sara) et du Nord Nigéria (hausa), la seconde se situant dans la corne de l'Afrique orientale, avec les langues couchitiques, qui vont de la Somalie à l'est du Kenya.

bre celles qui sont consacrées au monde bantou, et il n'y a pas de signes d'un essoufflement prochain.

On a dit plus haut que les linguistes de métier s'intéressèrent très tôt aux langues africaines. Il reste qu'à une époque moins récente, beaucoup de monographies étaient dues à des non-linguistes et que leur valeur dans ce cas dépend surtout de la connaissance plus ou moins approfondie de la langue qu'avait l'auteur, et de ses dons plus ou moins certains à classer les faits. Certaines grammaires de ce temps restent donc largement inexploitablement par la comparative, et devront être réécrites. L'entrée en lice des linguistes a eu comme double résultat, d'abord une meilleure formalisation des grammaires (celles qui furent de leur propre plume), mais aussi une influence de plus en plus large sur les descripteurs sans formation universitaire. Et comme, vu l'ensemble imposant que représente le nombre des langues africaines, et vu aussi la connaissance pratique des langues qu'ont certains non-universitaires (Européens naguère, Africains de plus en plus aujourd'hui), cet apport reste loin d'être négligeable, on ne peut que se réjouir de constater que désormais nombre de travaux soient publiés sous la direction et avec les conseils de linguistes africanistes. Nous sommes arrivés à un moment de l'histoire de notre discipline où on peut espérer que toutes les publications auront le minimum de rigueur requis, ce qui inclut évidemment la description et dans la mesure du possible le traitement des phénomènes tonals, secteur resté trop souvent en friche jusqu'ici.

Dans le domaine de la **recherche comparative**, on a signalé plus haut quelques étapes du développement des hypothèses concernant les rapports génétiques qu'ont entre elles les langues africaines. La tentative de L. Homburger en 1957, qui vise à relier l'ensemble des langues d'Afrique à des langues du Sud-Est asiatique, est peut-être prématurée, bien qu'elle fasse partie d'un aspect de la recherche scientifique qu'on ne peut sans doute récuser, et qui consiste à émettre des hypothèses prospectives sans que les faits actuellement recueillis leur donnent d'ores et déjà l'étayage voulu. On a pu dire, sans doute, la même chose de la classification proposée par J. H. Greenberg en 1949-1954, mais la poursuite de son enquête qui aboutit à la deuxième publication, relevée plus haut, de 1963 fait de ce dernier ouvrage la systématisation la plus globale et la plus séduisante concernant les familles linguistiques en Afrique. Nous allons nous y attarder un peu.

La classification de Greenberg distingue quatre familles linguistiques en Afrique.

La première est nommée « afro-asiatique ». Elle comprend l'ensemble des langues connues en Europe sous le nom de « sémitiques » (arabe, hébreu, amharique, etc.), l'ancien égyptien, mais aussi les langues berbères d'Afrique du Nord, et, point plus important pour notre propos, des langues parlées par des populations clairement négro-africaines, et ce en deux régions très distinctes de l'Afrique, la première étant toute une zone du Tchad (avec le groupe sara) et du Nord Nigéria (hausa), la seconde se situant dans la corne de l'Afrique orientale, avec les langues couchitiques, qui vont de la Somalie à l'est du Kenya.

La seconde famille est intitulée « khoisan ». Elle est le fait de populations que les anthropologues n'ont pas coutume de nommer négro-africaines, et qui sont les groupes hottentots et boshimans. Ces langues sont donc parlées dans le désert du Kalahari et en Angola, par les populations précitées. On notera cependant que deux îlots khoisan se trouvent en Tanzanie, assez curieusement représentés par une langue de type hottentot, le sandawe, et une autre de type boshiman, le hadza.

Les deux autres familles regroupent exclusivement des populations négro-africaines, et les conclusions de J. H. Greenberg méritent de ce fait un regard plus attentif de notre part. Il s'agit respectivement de l'ensemble congo-kordofanien et de l'ensemble nilo-saharien.

La famille congo-kordofanienne est une acquisition récente de Greenberg. Dans *Studies in African Linguistic Classification*, un groupe Niger-Congo et le groupe kordofanien restaient séparés (les langues du Kordofan sont parlées dans une région du Sud Soudan; le reste de la famille congo-kordofanienne forme une unité pratiquement compacte qui va du Sénégal au Cap de Bonne-Espérance).

Cette famille est divisée par Greenberg en plusieurs groupes : ouest-atlantique, mandé, voltaïque (ou : gur), kwa, benue-congo, adamawa.

Le groupe ouest-atlantique est formé d'un certain nombre de langues parlées au Sénégal, en Guinée-Bissao, en Sierra Leone, et du Peul qui est parlé dans une aire beaucoup plus large. Il s'agit de langues à classes, la plupart comportant des préfixes, quelques-unes des suffixes et souvent une alternance consonantique à l'initiale des substantifs ou des verbes. En 1962, W.A.A. Wilson affirmait encore à leur sujet : « Si dans chaque sous-groupe on peut entrevoir plus ou moins clairement une parenté généalogique, il est impossible d'établir une telle parenté entre les sous-groupes ». Les enquêtes menées depuis cette date semblent nous autoriser à émettre des jugements plus optimistes sur l'unité du groupe. Quant à sa place dans un ensemble africain plus large, Mukarowski a tenté récemment de démontrer des correspondances directes entre le diola, langue du groupe, et l'ensemble bantou. Mais il semble que la position de Greenberg, qui l'intègre sans plus dans l'ensemble congo-kordofanien, représente une position plus prudente au niveau méthodologique.

La place du mandé, groupe de langues du Mali, de Guinée et autres pays de l'Afrique occidentale, à l'intérieur de la famille congo-kordofanienne, paraît moins assurée. Les arguments de Mukarowski pour un rattachement de ce groupe à la famille nilo-saharienne paraissent valoir ceux de Greenberg en faveur de la famille congo-kordofanienne.

Pour le groupe voltaïque, également appelé « gur », les réticences à affirmer son unité interne diminuent également. G. Manessy a proposé récemment une reconstruction de formes grammaticales qui est une contribution d'importance à la connaissance de ce groupe. Par ailleurs, son appartenance à la famille congo-kordofanienne n'a pas, à notre science, été mise en doute.

Le groupe dit « kwa », qui s'étend du Libéria au Nigéria en suivant une ligne grossièrement parallèle à la côte océane, fait l'objet de nombreux points d'interrogations, parce qu'il apparaît très disparate. L'ensemble des langues kru de la côte libérienne et ouest-ivoirienne reste mal connu, et pourrait peut-être se voir traité comme un groupe à part dans la famille; les langues lagunaires de la Côte d'Ivoire n'ont pas encore livré tous leurs secrets, et on constate en tout cas une très forte distorsion des faits linguistiques lorsque l'on chemine de l'Ouest kru jusqu'à l'extrême Est représenté par l'ibo et l'idoma du Nigeria.

Le groupe benue-congo, par contre, paraît une acquisition sûre de la linguistique comparative africaniste. Le grand mérite de Greenberg aura été ici de réintégrer les langues bantoues dans une unité plus large, en posant l'existence d'un groupe contenant également les langues résiduelles de la région des rivières Benue et Cross au Nigéria, et en faisant entrer l'ensemble du groupe dans la famille congo-kordofanienne. La parenté des langues de la Benue avec le bantou avait déjà été reconnue (comme celle d'ailleurs de langues dites « bantouïdes » dans le nord-est de la République du Congo), mais l'imposante avance des bantouistes sur les résultats obtenus par leurs collègues tendait à faire des langues apparentées des appendices quelque peu aberrants du bantou. Aujourd'hui, on peut considérer le groupe benue-congo comme bien assuré, et des études prometteuses permettront sans doute bientôt d'assigner au sein de ce groupe une place exacte au bamileke du Cameroun.

Sur le groupe de l'Adamawa, ou « branche Est », il manque encore un certain nombre de descriptions monographiques et les reconstructions comparatives nécessaires pour qu'on puisse vérifier de manière sûre si les langues qui le composent sont liées plus étroitement au groupe benue-congo qu'aux autres groupes.

La dernière famille des langues africaines de la classification opérée par Greenberg est la famille nilo-saharienne. Il y distingue cinq groupes : songhaï, saharien, maban, fur, chari-nil. Le rattachement du songhaï à la famille est une opération récente. Jusqu'à une date proche, cet ensemble assez compact de dialectes parlés sur les rives du Niger intérieur fut considéré comme une unité linguistique irréductible, mais les arguments de J. H. Greenberg pour le réintégrer dans le nilo-saharien paraissent solides. Si le mandé devait aussi appartenir à cette famille, il faudrait certainement examiner de plus près les correspondances à établir entre le songhaï et ce dernier groupe, géographiquement voisin.

Nous ne nous attarderons pas plus longtemps à l'analyse de cette classification de Greenberg, et résumons rapidement l'état de la question. On voit qu'à travers cette classification, des questions restent posées. Celles-ci par exemple : une fois admis que les groupes hottentots et boshimans ne constituent pas un peuplement négro-africain au sens strict, une fois admis aussi que certaines ethnies africaines parlent des langues afro-asiatiques (sans tenir compte, bien sûr, des influences lexicales arabes, très apparentes dans des langues aussi éloignées que le wolof du Sénégal et le swahili), va-t-on conclure dès aujourd'hui qu'il y a deux